F. Guénard

Département de philosophie / Université de Nantes

Agrégation / L3

**Travail – Techniques – Production**

Textes complémentaires (5)

35. « Sur le terrain de la production des biens privés, l’ascétisme combattait à la fois la malhonnêteté et l’avidité purement instinctive. Il condamnait, en tant que *covetousness, Mammonism*, etc., la poursuite de la richesse pour elle-même. Car, en elle-même, la richesse est tentation. Mais ici l’ascétisme était la force qui « toujours veut le bien et toujours crée le mal (Goethe, *Faust*, 1336), ce mal qui, pour lui, était représenté par la richesse et ses tentations. En effet, en accord avec l’Ancien Testament et par analogie avec l’évaluation éthique des bonnes œuvres, l’ascétisme voyait le *summum* du répréhensible dans la poursuite de la richesse en tant que *fin* en elle-même, et en même temps il tenait pour un signe de la bénédiction divine la richesse comme *fruit* du travail professionnel. Plus important encore, l’évaluation religieuse du travail sans relâche, continu, systématique, dans une profession séculière, comme moyen ascétique le plus élevé et à la fois preuve la plus sûre, la plus évidente de régénération et de foi authentique, a pu constituer le plus puissant levier qui se puisse imaginer de l’expansion de cette conception de la vie que nous avons appelée, ici, l’esprit du capitalisme. »

 Max Weber, *L’éthique protestante et l’esprit du capitalisme*, trad. E. de Dampierre, Paris, Presses Pocket, 1964, p. 210-211.

36. « Contrairement au *laisser-aller[[1]](#footnote-1)*, toute morale est une tyrannie qui s’exerce contre la « nature » et aussi contre la « raison » : ceci n’est pas une objection contre elle, car seule quelque morale permettrait de décréter l’interdiction de toute espèce de tyrannie et de déraison. Ce qui fait le caractère essentiel et inappréciable de toute morale, c’est d’être une longue contrainte : pour comprendre le stoïcisme, ou Port-Royal, ou le puritanisme, il faut se souvenir de la contrainte qu’il a fallu pour que chaque langue acquiert sa force et sa liberté, — de la contrainte métrique, de la tyrannie du rythme et de la rime. Que de peines se sont données, dans chaque peuple, les poètes et les orateurs, — sans oublier quelques prosateurs aujourd’hui qui logent dans leur oreille une conscience inexorable — « pour l’amour d’une folie », comme disent les benêts utilitaristes, qui se croient malins, « par soumission servile à des lois arbitraires », comme s’expriment les anarchistes qui s’imaginent ainsi faire preuve de « liberté », voire de liberté d’esprit. L’étonnante réalité, cependant, est que tout ce qui existe ou a existé sur terre en fait de liberté, de délicatesse, de hardiesse, de danse, de magistrale assurance, que ce soit dans la pensée, dans le gouvernement ou dans l’art de parler et de convaincre, ne s’est jamais développé, aussi bien dans l’ordre artistique que dans l’ordre moral, que grâce à la « tyrannie » de ces « lois arbitraires » ; c’est là, selon toute apparence, que se trouve la « nature » et le « naturel », et *non pas* dans le *laisser-aller*. Tout artiste sait combien son état le plus « naturel » est loin du laisser-aller, quand, en pleine liberté, dans les moments d’ « inspiration », il ordonne, agence, dispose, informe sa matière, et avec quelle exactitude, de quelle manière subtile, il obéit à de multiples lois, dont la rigueur et la précision défient toute formulation conceptuelle (en comparaison d’elles, le concept le plus ferme a quelque chose de flottant, d’équivoque, de multivoque). Encore une fois, ce qui importe avant tout « sur la terre comme au ciel », à ce qu’il semble, c’est d’*obéir* longuement et dans *un seul* sens : à la longue, il en sort et il en est toujours sorti quelque chose pour quoi il vaut la peine de vivre, vertu, art, musique, danse, raison, spiritualité, n’importe quoi de transfigurant, de raffiné, de fou, de divin […]. »

 Nietzsche, *Par delà bien et mal*, § 188, trad. C. Heim, Paris, Gallimard, « Folio », 1988, p. 124-125.

37. « Votre plus grand soin doit être d'écarter de l'esprit de votre élève toutes les notions des relations sociales qui ne sont pas à sa portée ; mais, quand l'enchaînement des connaissances vous force à lui montrer la mutuelle dépendance des hommes, au heu de la lui montrer par le côté moral, tournez d'abord toute son attention vers l'industrie et les arts mécaniques, qui les rendent utiles les uns aux autres. En le promenant d'atelier en atelier, ne souffrez jamais qu'il voie aucun travail sans mettre lui-même la main à l'œuvre, ni qu'il en sorte sans savoir parfaitement la raison de tout ce qui s'y fait, ou du moins de tout ce qu'il a observé. Pour cela, travaillez vous-même, donnez-lui partout l'exemple ; pour le rendre maître, soyez partout apprenti, et comptez qu'une heure de travail lui apprendra plus de choses qu'il n'en retiendrait d'un jour d'explications.

 Il y a une estime publique attachée aux différents arts en raison inverse de leur utilité réelle. Cette estime se mesure directement sur leur inutilité même, et cela doit être. Les arts les plus utiles sont ceux qui gagnent le moins, parce que le nombre des ouvriers se proportionne au besoin des hommes, et que le travail nécessaire à tout le monde reste forcément à un prix que le pauvre peut payer. Au contraire, ces importants qu'on n'appelle pas artisans, mais artistes, travaillant uniquement pour les oisifs et les riches, mettent un prix arbitraire à leurs babioles ; et, comme le mérite de ces vains travaux n'est que dans l'opinion, leur prix même fait partie de ce mérite, et on les estime à proportion de ce qu'ils coûtent. Le cas qu'en fait le riche ne vient pas de leur usage, mais de ce que le pauvre ne les peut payer. »

 Rousseau, *Émile ou de l’éducation*, livre III, Pairs, GF-Flammarion, 2009, p. 267-268.

38. « Dans un monde connexionniste, la distinction de la vie privée et de la vie professionnelle tend à s’effacer sous l’effet d’une double confusion : d’une part entre les qualités de la personne et les propriétés de sa force de travail (indissociablement mêlées dans la notion de *compétence*) ; d’autre part entre la possession personnelle, et au premier chef, la possession de soi, et la propriété sociale, déposée dans l’organisation. Il devient dès lors difficile de faire la distinction entre le temps de la vie privée et le temps de la vie professionnelle, entre les dîners avec les copains et les repas d’affaires, entre les liens affectifs et les relations utiles, etc.

 L’effacement de la séparation entre vie privée et vie professionnelle va de pair avec un changement des conditions et des rythmes de travail ainsi que des modes de rémunération. Au cadre salarié à temps plein occupant un emploi stable dans une grande entreprise, qui incarne le second esprit du capitalisme, se substitue le contributeur intermittent dont l’activité peut être rémunérée de différentes façons : salaires, honoraires, droits d’auteur, redevances sur des brevets, etc., ce qui tend à estomper la différence entre les revenus du capital et les revenus du travail.

 Du même coup, toute la morale du travail, ou comme dit M. Weber, de la *besogne*, qui avait imprégné, sous des formes différentes, l’esprit du capitalisme, s’en trouve affectée. Associée dans un premier état du capitalisme, à l’ascétisme rationnel puis, au milieu du XXème siècle, à la responsabilité et au savoir, elle tend à laisser la place à une valorisation de l’*activité*, sans que l’activité personnelle ou même ludique soit nettement distinguée de l’activité professionnelle. Faire quelque chose, se bouger, changer, se trouve valorisé par rapport à la stabilité souvent considérée comme synonyme d’inaction. »

 Luc Boltanski et Eve Chiapello*, Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, Tel, 2011, p. 254-255.

39. « La réduction *généralisée* de la durée du travail correspond à un choix de société par ses deux objectifs inséparables : a) que tout le monde travaille de moins en moins afin que tout le monde puisse travailler et développer hors de son travail les potentialités personnelles qui ne trouvent pas à s’épanouir dans celui-ci ; b) qu’une proportion beaucoup plus importante de la population puisse accéder à des tâches professionnelles qualifiées, complexes, créatrices, responsables, permettant d’évoluer et de se renouveler continuellement. C’est dans ces dernières activités, en effet, que les gains de productivité sont les plus lents. C’est par conséquent dans les activités qualifiées que la réduction de la durée du travail créerait le plus d’emplois supplémentaires, permettant du même coup de démocratiser des compétences qu’accaparent des corporations élitistes. »

 André Gorz, *Métamorphoses du travail*. *Critique de la raison économique*, Paris, Gallimard, Folio, 1988, p. 305.

1. En français dans le texte. [↑](#footnote-ref-1)